

Florence BARUCQ

Roule ma poule



Je vois deux femmes qui tirent chacune de leur côté une jambe du même pantalon. Accros aux soldes ! Qui va gagner ? Le pantalon se déchire. Mon fils, en direct de Montréal, me rapporte que depuis qu'ils ont légalisé la vente de cannabis, il y a la queue tous les jours devant la boutique du coin. Il fait -30° dehors et il y a -30% dedans sur certaines jarres. Ici « défoncé » se dit « gelé » ! C'est le feu dès l'ouverture. La rupture de stock est annoncée. Le marché noir s'est déjà adapté. Les cigarettiers et les alcooliers sont entrés dans la boucle. La société craque aux coutures.

Un peu dans les vapes, moi aussi, mais pas de mot d'excuse. Si Marlowe, le robot, écrit son billet d'humeur sans humeur sur son blog, là au bout du stylo, il y a une vraie femme avec ses joies, avec ses peines ; l'esprit bombardé d'infos incroyables et paradoxales qui lui donnent souvent la fièvre. Le vrai moteur de ces chroniques, c'est la chronicité justement, des états d'âmes de quelqu'un qui ne se contente pas de traverser la vie, mais a besoin de s'y frotter. Mon engagement passe par tout mon être : mon corps, mon cœur et mon esprit, tentant de trouver repos, répit, en se couchant sur le papier. Mon engagement est aussi de rendre un travail quelles que soient ma forme et ma motivation. « *Le succès n'est pas final, l'échec n'est pas fatal, c'est le courage de continuer qui compte* ». Winston Churchill.

Mes enfants m'ont souvent dit : « *maman tu devrais faire de la politique !* ». Moi, je pense que j'en mourrais. Et, là, j'emprunterais la formule à Ayn Rand : « *un homme créatif est motivé par le désir de réaliser et non par le désir de battre les autres* ».

Outre le fait que les 10 millions consacrés à la lettre présidentielle, je les aurais, sans nul doute, employés ailleurs, je suis contente de recevoir sa missive. J'y répondrai avec l'espoir, toujours... que cela ne reste pas lettre morte. Je lui adresserai également ma chronique des élections où je lui demandais de protéger les plus vulnérables et promettais ma voix contre sa parole... Houellebecq pourrait peut-être lui envoyer « Sérotonine » ? ! En dehors des quelques lignes marrantes sur cette « *putain de côte basque* » il trouvera dans le discours du narrateur une bonne contribution au cahier de doléances. Sous haute dose d'antidépresseur, il aborde beaucoup de thèmes : les agriculteurs en détresse, le suicide, la solitude, l'abus de substances, la pédophilie, la misère sexuelle des handicapés, l'hypocrisie et le déni de fuite la société...

J'avais un très bon ami à Saint-Jean-de-Luz. Il était tétraplégique. Un individu l'avait renversé et laissé pour mort avant de s'échapper, ni vu, ni connu. Il ne donnait plus très cher de sa peau et de la vie qui allait avec mais

avait demandé à la Ville, histoire d'être encore un petit peu utile sur terre, de devenir le repère de tous les dysfonctionnements dans la cité pour les handicapés. Où passaient ses rapports ? Rien ne bougeait. Les tétraplégiques sont sensés ne plus rien sentir. Pourtant, beaucoup se plaignent de douleurs. On ne lui proposait rien. La marijuana était le seul palliatif à ses souffrances. Pas du tout manuelle, j'investis donc dans une rouleuse. J'avais refusé de l'aider à mettre fin à ses jours, je pouvais donc bien faire ça pour lui : je roulais, roulais... A l'époque, ce besoin n'étant pas reconnu, il n'y avait pas encore de cannabis à effet seulement thérapeutique et s'en procurer avec sa mini allocation d'handicapé qui lui permettait à peine de survivre : une vraie galère ! Un beau jour, Tania apparut suite à une petite annonce d'auxiliaire de vie. Une charmante tahitienne, célibataire, qui lui fournissait autant de pakalolo qu'il en désirait. La providence ! ? Il tomba rapidement amoureux. Ils projetèrent de se marier. Je continuais à l'aider à remplir ses papiers, car il faut renouveler les démarches administratives auprès de la MDPH même quand le cas est reconnu irréversible. Une épreuve dans l'épreuve !

- *Alors qu'est-ce que je mets ? Que tu bandes à présent ?*

Enfinement lors d'un voyage en Polynésie, j'allais sur un motu perdu d'où était originaire Tania. Une poignée d'habitants. Tout le monde se connaissait mais personne n'avait entendu parler d'elle. Je me revois cherchant désespérément son faré, effarée.

Puis, une cabine téléphonique, affolée. Il était trop stone ! Impossible de lui dire. De retour : filature. La vahinée était Tarnosienne et ne se prénommaient pas Tania. Un mari au chômage, quatre enfants. Elle avait trouvé sa solution pour joindre les deux bouts. La police : *vous lui aviez confié votre carte bleue ? ! Comment avez-vous pu croire en cet amour ?* Mais, même Houellebecq croit en l'amour !

La vie ensuite : funeste. Le cœur brisé, humilié, abusé et... ruiné ! Sur l'air de « *besoin de rien, envie de toi* », nous chantions : « *envie de rien ça tombe bien !* »

On a essayé d'en rire. Il n'y arrivait plus. Comment se relever ? Comment se relever de ça ? Quand on ne peut compter sur soi, que l'on ne croit plus en l'amour ni en la justice que reste-t-il ? Profitant d'une énième difficulté respiratoire nécessitant une opération de survie, il eut enfin le choix... De refuser. Il est parti debout !

Dans bien des contextes, le courage d'arrêter se salue aussi.

■ redaction@lspb.fr

Jean-Philippe SÉGOT

Il faut dire que les temps ont changé



La mort de Michel Legrand. Celle de Patchi Lacan. Mon adolescence, mes premières années dans la vie de l'âge adulte, telles les falaises de Biarritz s'effondrent par bloc dans l'océan, me laissant inconsolable et impuissant à la terrasse de la villa de ma propre existence, qui un jour également s'effondrera dans un immense fracas. Et il ne restera plus que des souvenirs de moi aux autres, avant qu'eux aussi soient engloutis... Si dans une centaine d'années quelqu'un lit cela en se penchant dans la collection numérisée, laserisée, de *La Semaine*, qu'il ait une pensée pour moi. Moi, aujourd'hui, j'en ai une, reconnaissante, pour lui. Voilà une bouteille à la mer de l'Avenir amusante à lancer ! Voyage dans le futur !

La musique, les chansons, le cinéma, ont probablement été les plus merveilleux de mes compagnons avec les livres. Ils sont toute mon existence. Ils me consolent de tout, de tous,

Et quand Bigoudi est triste, je suis triste. Alors, en plus, quand c'est pour la mort de Michel Legrand... Oui, Bigoudi et moi, nous portons le deuil... C'est presque devenu notre costume traditionnel ces temps-ci !

Tout cela, vous le trouverez peut être un peu ridicule, alors je vous répondrai, par quelques paroles d'une chanson de Diane Tell, que j'entendis pour la première fois en merveilleuse compagnie de Roberto, de nuit, dans une voiture brinquebalante en rentrant de Saint-Jean-Pied-de-Port :

« *Il faut dire que les temps ont changé.*

De nos jours, c'est chacun pour soi.

Ces histoires d'amour démodées

N'arrivent qu'au cinéma.

On devient économe.

C'est dommage! Moi j'aurais bien aimé

Un peu plus d'humour et de tendresse. »

Michel Legrand mort. Patchi, l'ami de Luis Mariano mort. Boum... Boum... deux coups de si-



Michel Legrand. © Philippe Salquain

enchangent mes journées de pluie. Ma vie, très jeune adolescent, s'est faite autour de la musique. Mais pas une musique vraiment de mon temps. Non, d'un autre temps. D'époques dans lesquelles j'ai voyagé, aimé, pleuré, respiré la beauté de la vie.

Michel Legrand était-il un génie ? Tout le monde l'a dit pendant 48 heures, mais personne n'a expliqué pourquoi... On a parlé de ces trois Oscars. Oui, bon, très bien, mais pourquoi un génie ?

Pour moi il l'est parce que j'aime certaines de ses musiques qui ont accompagné des temps heureux, ou très tristes. Parce que j'ai saoulé mes amis en leur faisant écouter pendant toute une semaine, en boucle, un best off de lui. Il l'est aussi pour mon ami Bigoudi, qui chaque année ferme sa porte pour Noël qu'il passe seul avec mademoiselle Jeanine, son chat, devant son écran à regarder « *Peau d'Âne* » et se délecter de la musique de Michel Legrand.

lencieux en plein dans le cœur.

Dites, il est temps que je me fabrique de nouveaux souvenirs pour plus tard, car sinon je resterais seul au milieu d'un champ de ruines.

Pour nous consoler, regardons cette belle photo de Michel Legrand prise par Philippe Salquain il y a quelques années au Miramar. Ils avaient rendez-vous. Philippe ne savait pas aussi bien que moi qui il était ! Je ne lui ai rien dit avant. Il est parti. Trois heures après, il était de retour et m'a dit : « *Ce type est EXTRAORDINAIRE !* » Oui, me voilà qui remplace Jean-Claude Brialy, moi qui ne sait plus désormais parler que de mes morts...

Ces morts, mes Chers disparus, beaucoup plus vivants que tant d'autres !

La vie est une pirouette, que voulez-vous !

■ jp.segot@lspb.fr